

Nord et Sud sur les bancs d'école

Comment l'aide à l'éducation s'éduque elle aussi

Edgard d'Adesky
de consommateur à co-constructeur

Pack Aventure
voyage en terre connue

Dimitri Goubo
la richesse cachée des pauvres

N°30
septembre
2016

radar P.3

portrait P.7
Edgard d'Adesky

savoirs du sud P.24
Moussa Mara

blog-notes P.45
Dimitri Goubo



outil P.38
Pack Aventure
Voyage en terre connue



Spotlight
L'actu sous un autre regard P.30

Nord et Sud sur les bancs d'école

Comment l'aide à l'éducation s'éduque elle aussi dossier P.14



édito

Miguel de Clerck
Directeur
Echos Communication

Comment marier besoin et demande : voilà une question sur laquelle la coopération continue à se casser les dents. La réponse est dans l'établissement d'une relation de confiance, qui requiert d'investir dans les périodes – rarement financées – qui précèdent la définition des interventions. Outre la variable temps, il y a aussi la posture : celle d'un dialogue sur pied d'égalité. C'est la multiplicité des échanges qui permettra de toucher à une solution acceptable par les deux partenaires. Ou pas. Dans ce numéro vous rencontrerez aussi Edgard d'Adesky, qui souligne l'importance que les citoyens redeviennent actifs dans une forme coopérative, si une appropriation de la chose publique veut voir le jour. Enfin, certains interviewés donnent une image peu reluisante des autorités locales en Afrique. Or, je pense que les pouvoirs locaux ont un rôle majeur à jouer dans la pérennisation et l'adéquation du développement local. Ne fut-ce que parce qu'ils sont élus et acquièrent de ce fait une légitimité à prendre certaines décisions. Ce magazine offre comme nouveauté la possibilité de pratiquer l'outil présenté : passer du concept au vécu. Tentez l'expérience ! Bonne lecture.

COUVERTURE : © RICCARDO NIELS MAYER - FOTOLIA

Abonnez-vous gratuitement au magazine en cliquant ici.

Retrouvez Echos Communication sur Internet
www.echoscommunication.org



radar.

n°60 septembre 2016

Lekan Jeyifo

Photo du mois

L'architecte nigérian Lekan Jeyifo immortalise les chefs-d'oeuvre architecturaux de son pays. Sa série **Shanty Mega-Structures** est assurément esthétique. Mais derrière ce qui saute aux yeux se cache un message politique, social et économique engagé : dans un ensemble harmonieux, il place côte à côte des immeubles de privilégiés et des constructions verticales colossales qui représentent les communautés marginalisées. À travers le monde, les bidonvilles sont une poutre dans l'oeil des nantis. Lekan Jeyifo leur donne visibilité et rayonnement. Ils deviennent des biens attrayants. Une vision d'avenir confrontante pour Lagos, la capitale nigériane.



Découvrez cette magnifique série



Les derniers seront les premiers

Et si le retard constituait un avantage ? Et s'il existait une "loi du retard stimulant" ? C'est ce que postulait Jan Terlouw il y a quarante ans déjà... et ce qui semble se vérifier aujourd'hui avec le développement fulgurant

des pays du Sud. Dans un article édifiant, Maurits Groen met en lumière les possibilités presque infinies qui s'offrent au Sud avec les nouvelles technologies : celui-ci peut enfin se libérer d'un développement classique en réseau, nécessitant des investissements considérables (mines et raccordements divers), pour opter pour un développement sans fil 2.0. Démocratique, écologique et libre, la technologie permet déjà aujourd'hui aux Africains de se profiler comme un exemple de développement, avec un pas

d'avance sur nous : transactions bancaires, conseils médicaux dans des recoins éloignés, enseignement, autant de services potentiellement accessibles partout et gratuitement aux plus de 80% d'Africains qui possèdent un téléphone portable et qui ont un réflexe du sans-fil bien plus aiguisé que le nôtre. Le modèle africain : une source d'inspiration pour un monde confronté à la nécessité de se réinventer ?



Lire l'article

360° Nous avons lu pour vous

“ Les catastrophes de l'industrie du textile au Bangladesh ont fait le tour du monde, à plusieurs reprises. On ne s'habitue pas aux images des victimes ensevelies. À chaque nouvelle hécatombe, une vague d'indignation secoue le monde occidental : les chaînes d'information envoient leurs meilleurs reporters réaliser un énième documentaire sur les conditions de travail déplorables des ouvriers (et ouvrières), les campagnes sur les vêtements responsables gagnent en retentissement, des conventions internationales sont signées avec moult conviction et tapage. Le message des chercheuses Ellen Bal et Sandra Bos est pourtant clair : *“Les travailleurs bangladais peuvent obtenir plus de choses de leur côté, à travers les syndicats locaux, que les actions bien-pensantes, portées sur les comportements de consommation ici. Soutenons les travailleurs bangladais afin qu'ils s'organisent de l'intérieur et de bas en haut.”* Tant que le pouvoir sur les conditions de travail et les salaires reste dans les mains d'une petite élite économique et politique qui ne voit aucun avantage au changement, l'indignation internationale ne reste qu'une tempête dans un verre d'eau. Une coopération au développement orientée sur l'apaisement des consciences occidentales doit laisser la place à l'ownership, au “bottom up” et à l'autonomie. Autrement dit : la coopération structurelle. ”

Notre conscience : apaisée et questionnée

 [Voir ici l'article entier](#)



| Vidéo du mois

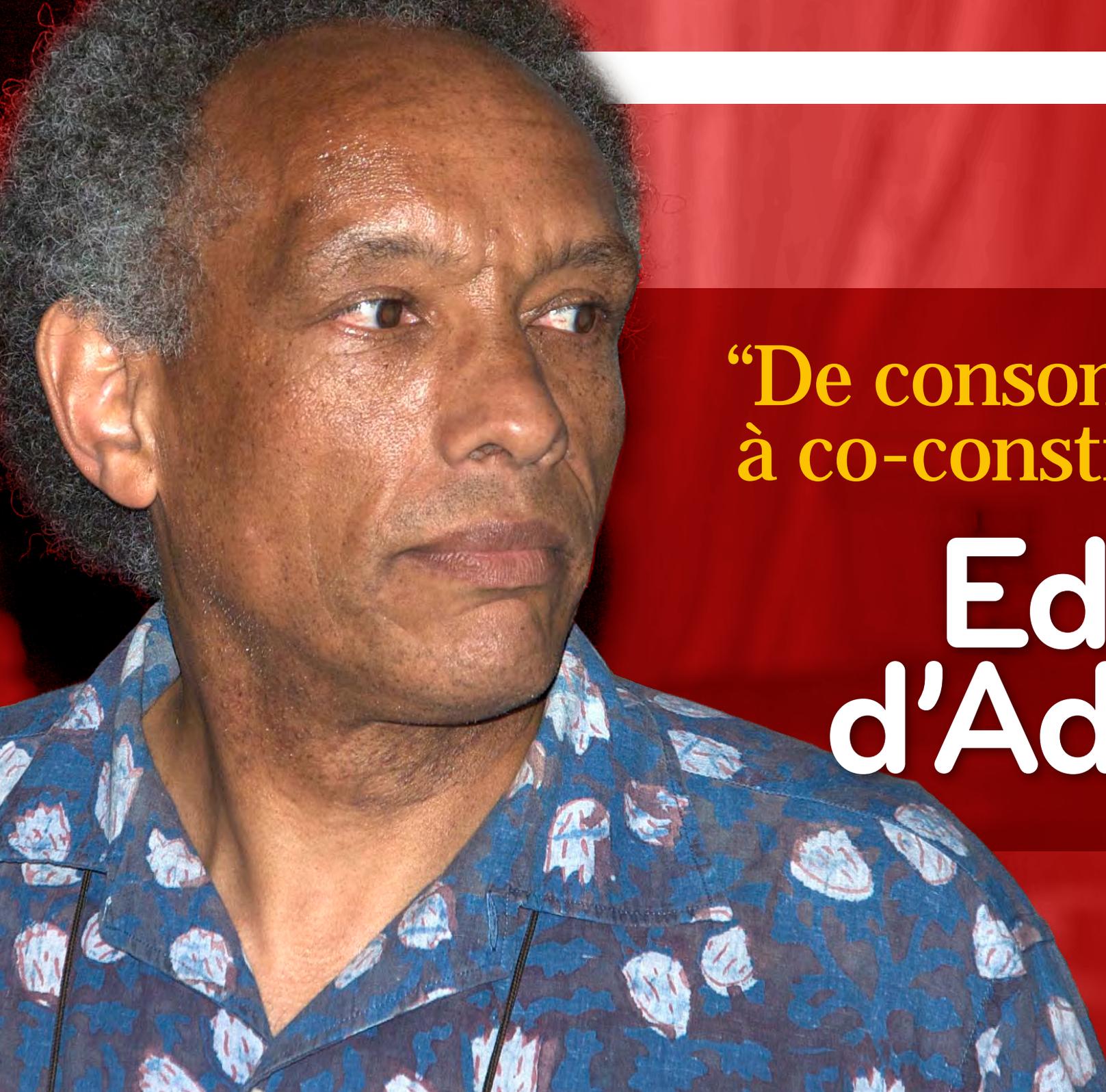
Pas de traitement de faveur ?

Le "privilege walk" nous propose de nous arrêter sur toutes ces "petites" choses que nous pensons acquises et qui sont en réalité des privilèges sociaux, bien souvent l'apanage des Blancs. Une liste de 35 privilèges

sociaux est énumérée à dix participants, qui avancent ou reculent sur une ligne en fonction de leur rapport au privilège cité. S'amorce ainsi une course au plus avantage... qui en ressort pantois. Visualiser les inégalités

pour repenser les évidences et se rappeler que notre confort a été la lutte de nos prédécesseurs et reste un combat pour beaucoup d'entre nous.

 [Voir la vidéo](#)

A close-up portrait of Edgard d'Adesky, a man with short, graying hair, looking slightly to the right. He is wearing a blue patterned shirt. The background is a solid red color.

“De consommateur
à co-constructeur.”

Edgard
d'Adesky

Edgard d'Adesky fait partie de ceux qui ne prennent rien pour acquis. L'esprit en perpétuel mouvement, il s'attaque aux piliers fondateurs de nos sociétés, pour les renverser et risquer un virage à 180 degrés. Pas sûr, toutefois, que ce soit lui qui soit tombé sur la tête. Et si le monde à l'envers vu à travers ses yeux était, en fait, le monde des origines et du futur, mêlant sens premier et vision d'avenir? >



1951

Naissance au Rwanda

1954

Arrivée en Belgique

1969

Études en sciences sociales à l'ULB; agrégé en sciences sociales et politiques de l'ULB

1980

Expert associé à l'OIT au Cameroun

1986-87

Mission au Mali pour l'Agence européenne pour le développement et la santé

1990

Engagé à la DGD

Dans une interview précédente, Edgard d'Adesky jetait déjà un pavé dans la mare en intercédant en faveur d'un basculement complet de la coopération au développement vers le Sud. Laissons le Sud au Sud et cessons d'alimenter les structures au Nord destinées à "développer" le Sud alors que celui-ci a toutes les cartes en main pour décider lui-même de son avenir. Tel était alors le message déstabilisant de ce visionnaire, immergé pendant un quart de siècle dans la coopération belge au développement. Lorsque nous l'interrogeons aujourd'hui sur les défis de la coopération et du Sud, poursuivant sa logique, Edgard d'Adesky nous répond en nous emmenant



“Rompons avec la relation d’anciens colons à anciens colonisés, pour nous demander, tous ensemble, liés par cette problématique globale, pourquoi, malgré la décolonisation et la généralisation (théorique) du modèle démocratique, on connaît des inégalités partout.”

“ Nous nous sommes tous fait de très belles idées sur la solidarité internationale. Mais avant de considérer l'échelle internationale, nous devons nous regarder en face et nous demander si nous-mêmes nous appliquons ces valeurs fondamentales au Nord.

ailleurs (mais est-ce vraiment ailleurs ?) : les enjeux sont au Nord, clame-t-il ! Ou plutôt : libérons-nous de l'approche Nord-Sud qui a fait son temps, parlons des humains et de leur biosphère dont nous sommes tous acteurs et coresponsables. Nous vous proposons une immersion dans le monde particulier d'Edgard d'Adesky, dans *notre* autre monde.

« Cela fait quelques années que de plus en plus nombreux sont ceux qui à la coopération se posent la question des inégalités ici au Nord », déclare Edgard d'Adesky. « La crise de 2008-2009 a révélé de manière assez crue que la pauvreté existait partout, que les inégalités ne se limitaient pas aux pays du Sud, même si le niveau de vie moyen dans les pays du Nord a fortement augmenté. Aussi me paraît-il fondamental aujourd'hui de sortir de la préoccupation exclusive Nord-Sud. Nous devrions réutiliser ce que nous avons mis en œuvre pour pallier les inégalités dans les pays du Sud afin d'agir sur ce qui se passe maintenant de manière générale dans le monde. Nous



© MISSKLIK - FOTOLIA

romprions avec la relation d'anciens colons à anciens colonisés, pour nous demander, tous ensemble, liés par cette problématique globale, pourquoi, malgré la décolonisation, malgré la généralisation (théorique) du modèle démocratique, on en arrive à connaître ces tensions, ces problèmes partout. »

Le bon mot

La crise économique qui a fait trembler le monde nous oblige à nous interroger sur les fondamentaux que nous pensons évidents,

soutient Edgard d'Adesky. Elle fut, pour lui, l'élément déclencheur d'une réflexion profonde sur ce qui l'a occupé la plus grande partie de sa vie, sans qu'il ne questionne ce qu'il croyait aller de soi, à savoir la coopération et le développement : « À la coopération belge, j'ai toujours baigné dans un microcosme qui s'auto-entretenait dans l'illusion que les valeurs à la base de nos combats et de nos engagements étaient bien celles qui dominaient dans notre monde en général, à savoir : la coopération et, derrière cela, la

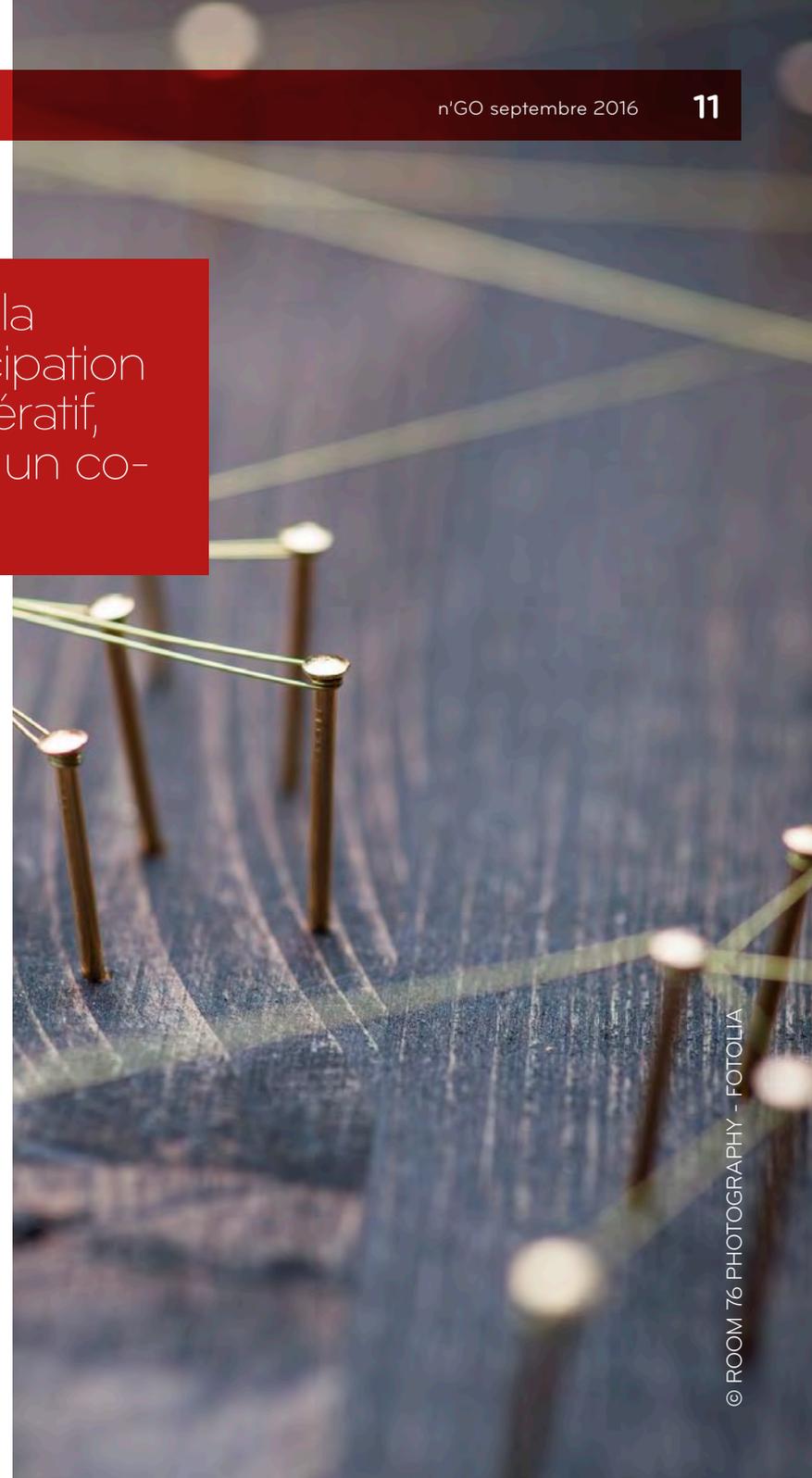
“ Revenons au sens originel de la démocratie, qui exige la participation de chacun, selon un modèle coopératif, qui fait de tout citoyen un acteur et un co-constructeur de la chose publique.

solidarité. Nous nous sommes tous fait de très belles idées sur la solidarité internationale. Mais avant de considérer l'échelle internationale, nous devons nous regarder en face et nous demander si nous-mêmes nous appliquons ces valeurs fondamentales au Nord. La manière dont la crise a été gérée a montré que nous étions très loin de la coopération et de la solidarité. Cela a provoqué un choc pour moi. Je me suis demandé si je ne m'étais pas complètement leurré. Je croyais que le mot coopération allait de soi. Je pensais que nous étions là pour coopérer entre nations, entre le Nord et le Sud. Je me berçais de l'illusion que la coopération au développement trouvait sa source dans une vraie préoccupation d'autrui et en particuliers des plus démunis qui rendait pertinentes les actions que nous menions. »
« Je me suis aussi interrogé sur le concept de développement », renchérit-il. « Même si la question m'avait déjà effleuré l'esprit à plusieurs reprises, absorbé par le travail, je n'avais pas pris le temps de me demander

réellement de quel développement il s'agissait précisément. La chose me paraissait d'autant plus évidente qu'elle avait été tranchée par l'aide publique au développement qui, décidant d'élaborer une politique claire sur la coopération, avait adopté le credo de "développement humain durable". J'étais satisfait par cette terminologie qui mettait l'humain au centre de la coopération. Il a fallu des années pour que je comprenne que derrière le développement, il y avait surtout l'aspect économique. Le développement à l'occidentale, c'est le rattrapage économique, l'augmentation du niveau de vie, qui se conjugue en PIB. Grâce à la croissance économique, à l'enrichissement généralisé espéré, le développement se faisait, croyait-on. »

Apologie de la liberté

Pour Edgard d'Adesky, la prééminence de l'économie est un symptôme du déséquilibre qui frappe aujourd'hui les trois valeurs structurantes des sociétés bâties sur une





vision humaniste : la liberté, l'égalité et la fraternité. La première aurait pris l'ascendant sur les suivantes, allant jusqu'à phagocyter les deux autres : « Je crois qu'il est important de revenir sur tous ces concepts que l'on croit partagés par tous de la même façon. Chez nous, la valeur qui surplombe toutes les autres est la liberté. La pensée libérale domine très largement nos sociétés et présente la liberté avant tout dans le cadre économique, sous le vocable de la *liberté d'entreprendre*. La liberté signifie chez nous que nous ne devons pas être entravés dans nos initiatives d'ordre économique pour l'essentiel. Mais la somme des libertés d'initiative produit-elle automatiquement un ensemble de bien-être dans

lesquels on retrouve les deux autres valeurs, l'égalité et la fraternité ? Cette exacerbation de la liberté sur le plan économique fait la part belle à la compétition, au détriment de la coopération. Cela ne va pas du tout de soi de travailler en synergie chez nous. La valeur dominante est au contraire le *chacun pour soi*. Nous avons perdu le sens des choses qui se construisent ensemble et non de manière isolée, individualiste, en dehors de tout contexte social et écologique. Nous avons perdu le sens de la citoyenneté. Nous ne sommes plus des citoyens artisans de l'espace public, mais des consommateurs aspirés par une frénésie d'accumulation de biens avec son corollaire le gaspillage et l'accumulation des déchets. Nous avons tro-



© SPUNO - FOTOLIA

qué notre costume d'acteurs responsables pour celui de consommateurs et spectateurs passifs. »

Le monde à l'envers

Nos sociétés sont sens dessus dessous : le diagnostic est posé. L'humain a été décentré, tournant aujourd'hui en orbite autour de l'économie et plus récemment du financier. D'Adesky plaide pour une révolution copernicienne : « Nous oublions que l'humain est intégré dans une biosphère complexe, qu'il est le produit de la nature qui le dépasse. Au centre de nos questionnements, il devrait y avoir en premier lieu la biosphère, puis l'humain, et puis seulement l'économie et le financier, au service et

en harmonie avec les deux premiers. Pour opérer cette révolution, nous devons avoir une préoccupation plus globale, sociétale, dans un équilibre respectueux avec notre écosystème. Nous devons comprendre que les enjeux les plus importants aujourd'hui concernent la planète entière et l'ensemble de l'humanité. Abandonnons la logique de compétition, tellement en décalage par rapport aux réponses dont nous avons réellement besoin, et revenons enfin à la philosophie de la coopération. Revenons au sens originel de la démocratie, qui exige la participation de chacun, selon un modèle coopératif, qui fait de tout citoyen un acteur et un co-constructeur de la chose publique et des biens communs. Aujourd'hui, de

plus en plus de mécontentements se font entendre face à un système politique élitiste qui délègue la gestion de la société à une minorité peu représentative de la multitude des citoyens. On entend davantage de voix s'élever en faveur de la démocratie participative. Le malheur, c'est que beaucoup de gens, notamment parmi les jeunes, s'opposent au système actuel et réclament le changement. Mais ils ne sont pas prêts à y participer, à s'y investir activement. La majorité des gens pensent ne pas avoir les compétences nécessaires pour collaborer au changement. Ils sont fatalistes. Nous nous sommes tellement construits comme des consommateurs de ce qui est produit par d'autres que lorsque l'on nous enjoint d'agir, de devenir acteurs de notre avenir, nous ne nous en sentons pas capables. » Et Edgard d'Adesky de conclure par une mise en garde autant que par un engagement : « Il ne sera pas possible d'inciter les gens à réagir tant que ceux-ci ne comprendront pas combien ils sont coresponsables de ce qui se passe actuellement. Nous sommes tous co-constructeurs de notre société. »

CÉLINE PRÉAUX

Des stylos, des bancs et un toit sur la tête: c'est le schéma simple de l'aide à l'éducation depuis des décennies. Mais l'enseignement est aujourd'hui un processus de production multidimensionnel, avec, comme matière première complexe, des personnes tant du Nord que du Sud. Peut-être un peu plus compliqué que ce que les milliers de jolies photos de classe suggèrent.

Nord et Sud sur les bancs d'école

Comment l'aide à l'éducation s'éduque elle aussi





“ Je préférerais voir un excellent professeur travailler à l'air libre, mais c'est impensable dans de nombreux endroits du Sud. C'est une question de respect.

L'appropriation: une question de besoin et de demande

Pour répondre de manière adéquate aux besoins et demandes, la coopération s'en remet aujourd'hui à un principe sacré : l'appropriation. Comment s'assurer qu'un partenaire perçoive un projet comme sien, qu'il réponde à ses besoins et demandes propres? Fabrice Lepla (Plan Belgique) : « C'est un apprentissage. Au Cambodge, nous avons travaillé avec une minorité ethnique qui se déplaçait beaucoup hors du village pour travailler la terre. Notre projet initial prévoyait une école au village, mais nous avons vite remarqué que les enfants désertaient les bancs

pour aller travailler à l'extérieur. Finalement, une école mobile s'est avérée être la solution. Nous avons bien décelé les besoins d'enseignement, mais la demande concrète et ses implications pratiques nous avaient échappé. Lorsque besoins et demandes correspondent, l'appropriation est plus accessible. C'est pour cela qu'il est important d'identifier les acteurs principaux dans chaque communauté, de toujours sensibiliser aux besoins avec les moyens adéquats et d'en déduire les demandes appropriées. »

Il n'y a rien de plus essentiel pour l'individu que de pouvoir développer pleinement son potentiel, et rien de plus fondamental pour une société que d'assurer son avenir. L'un des outils les plus importants dans ce défi humain est l'enseignement, qui responsabilise l'individu et lui ouvre la voie vers une vie active. Mais il permet aussi un développement positif de la société dans son entièreté.

Il semble ainsi logique que l'aide à l'éducation se soit concentrée durant des années sur l'augmentation de capacité d'accueil : construire plus d'écoles et y faciliter l'accès. Tous à l'école! Cette approche a donné des résultats quantifiables, mais a aussi amené un dilemme, selon **Fabrice Lepla**, Regional Program Manager Asia de Plan Belgique : « Il est apparu que ces efforts ne mèneraient à rien si la qualité de l'enseignement ne suivait pas. L'un de nos pays partenaires en Afrique présentait des chiffres de scolarisation impressionnants en 2005, mais cette progression a été anéantie lorsque l'état a remplacé les enseignants formés, trop coûteux, par des enseignants sans



Fabrice Lepla

formation, moins chers. Ce choix s'est ensuite reflété dans le niveau de scolarisation. Davantage de parents envoyaient leurs enfants au travail plutôt qu'à l'école car la formation de piètre qualité ne leur apportait pas grand-chose. Le plus grand mérite des ODD est de placer la qualité de l'enseignement et la lutte contre l'abandon scolaire au centre de leurs objectifs, et plus seulement la capacité. La croissance démographique de nombreux pays justifie toujours l'augmentation de capacité pour préserver un bon niveau de scolarisation, mais la formation des enseignants est le défi majeur de l'aide à l'éducation. »

Un travail de qualité sous un arbre

« Un beau bâtiment scolaire avec du matériel adéquat n'est, pour moi, pas une priorité » ajoute Lepla. « Je préférerais voir un excellent professeur travailler à l'air libre,

mais c'est impensable dans de nombreux endroits du Sud, où un bâtiment est important. Cela rend le progrès tangible. J'en déduis que de belles infrastructures ne sont peut-être pas essentielles pour la qualité de l'enseignement, mais pour les enseignants oui. Ils ne veulent pas travailler sous un arbre, et on ne peut pas l'ignorer. C'est une question de respect. Quand il s'agit de nos propres enfants, ne choisissons-nous pas l'école colorée avec de grands espaces de jeu? »

Le poids spécifique du besoin et de la demande

Qui détermine ce qui est le plus nécessaire? Qui pèse le plus dans la balance au moment de l'attribution des moyens? Le Sud, qui peut et doit œuvrer lui-même à son propre développement, ou les bailleurs de fonds, maîtres de leur argent? Ce n'est pas si simple. Fabrice Lepla explique: « Il faut différencier besoin et demande. Les besoins en matière d'enseignement ne sont quasi jamais remis en cause. En situation de crise, les demandes en matière d'ensei-





S'assurer que de nouvelles connaissances s'inscrivent dans une logique durable, la VVOB s'y attèle tant dans son planning que dans ses méthodes. Sven Rooms :



Le développement durable : une question de planning et de méthode

« Notre planning reflète la manière dont notre rôle évolue au cours d'un programme. Au départ, nous prenons en charge une part importante de celui-ci. Nous partageons ensuite les tâches avec le partenaire, puis celui-ci prend tout en main à la fin, la VVOB n'ayant alors plus qu'un rôle de réflexion ou d'observation. Nos formations et workshops ne visent par ailleurs pas que le ren-

forcement des capacités. Un apprentissage unidimensionnel Nord-Sud ne pourra jamais apporter toute la solution. Nous faisons appel à des méthodes plus poussées, parmi lesquelles l'assistance éducative et le peer learning. Au fil des phases, d'autres méthodes sont déployées. Cette évolution du planning et des méthodes s'avère très efficace. »

nement ne seront toutefois pas toujours une priorité : quand la survie est en jeu, ce sont les demandes en moyens matériels qui prime. Pourtant, l'enseignement offre, dans de pareils cas, une structure, des moyens d'expression pour gérer les traumatismes et de meilleures chances pour l'avenir. À l'inverse, une demande peut aussi aller à l'encontre des besoins urgents. Un chef de village a ainsi dit un jour *"Merci pour ce bijou"* à l'inauguration d'un bâtiment scolaire, pour ensuite demander la construction d'un deuxième étage, ce qui aurait donné davantage de prestige au projet. »

Un droit indiscutable

« Un bailleur de fonds peut juger du bien-fondé d'une demande. Plan Belgique considère l'enseignement comme un droit fondamental que nous continuerons de garantir même si la demande est faible. Notre attention se porte particulièrement sur les filles, qui ne peuvent pas souvent s'en prévaloir. Comment pouvons-nous garantir ce droit ? Comment leur faciliter l'accès à l'éducation pour qu'elles puissent ensuite occuper une vraie place dans la société ? Les infrastructures sont-elles adaptées et le transport sûr ? Les pratiques locales, telles que les mariages d'enfants, sont-elles des menaces pour l'éducation ? Des infrastructures adaptées et un renforcement du nombre d'ensei-



“ Parfois, l’enseignement élargit le fossé entre riches et pauvres : lorsque l’on néglige la différenciation, ce sont les enfants issus de milieux socioéconomiques privilégiés qui obtiennent de meilleurs résultats.

gnants devront permettre aux filles de réclamer ce droit à l’éducation et de devenir elles-mêmes actrices du changement. »

« Mais chaque choix doit s’inscrire dans le *joint framework*, le plan stratégique que le pays met lui-même sur pied avec les différentes parties prenantes et sur lequel les organismes d’aide doivent s’aligner. Chaque projet de Plan Belgique est la réalisation d’un choix propre au pays. Nous encourageons les états à prendre leurs responsabilités, au moyen de projets pilotes ou d’expériences qui montrent qu’une approche particulière a fonctionné ailleurs. »

Se rencontrer

Pour **Sven Rooms**, Program Director à la VVOB, il est évident que les financiers et bénéficiaires n’ont pas toujours les mêmes

priorités dans la longue liste des requêtes, « La VVOB a sa propre vision, qu’elle ne peut pas renier, mais nous ne nous voulons rien imposer. Nous soutiendrons des projets qui se situent à la croisée des besoins exprimés par les organisations partenaires et de notre vision. C’est là où nous nous rencontrons que nous pouvons nous renforcer mutuellement. L’enseignement n’est jamais totalement neutre. Les intérêts coloniaux s’y reflétaient jadis, et les structures locales l’instrumentalisent aujourd’hui pour asseoir leur pouvoir. Nous aussi faisons des choix : pour la VVOB, un enseignement de qualité est inclusif et personnalisé. Les OMD ont permis d’augmenter sensiblement le nombre d’enfants scolarisés, mais le plus grand défi aujourd’hui est la crise de l’apprentissage : beaucoup vont à l’école

mais n’y apprennent rien, les plus faibles ou ceux ayant des besoins spécifiques abandonnent. Nous misons tout sur un renforcement qualitatif de tout le monde. Le sexe de l’étudiant peut fortement influencer son accès à l’enseignement et la manière dont il le vit. Les minorités ethniques expérimentent elles aussi des problèmes si la langue parlée à la maison est différente de la langue d’enseignement, et les personnes handicapées ont également des besoins spécifiques. On ne soulignera jamais assez l’importance de l’enseignement maternel comme “*grand égalisateur*” : il peut offrir à des enfants les mêmes chances de départ, ensuite il s’agira plus de remédiation. L’enseignement peut jouer un rôle majeur dans l’atténuation ou le renforcement des inégalités. Parfois, il élargit le fossé entre riches et pauvres : lorsque



l'on néglige la différenciation, ce sont les enfants issus de milieux socioéconomiques privilégiés qui obtiennent de meilleurs résultats. Miser sur les résultats d'apprentissage et pas uniquement sur la présence pour briser le cercle vicieux des inégalités : voici le défi d'envergure qui attend l'enseignement de demain. »

Tirer des leçons

L'inclusion, la différenciation, ... tout cela semble familier. « Évidemment », acquiesce Sven Rooms. « Le cadre du développement était jadis très simple : c'était un processus unidirectionnel entre le Sud nécessiteux et le Nord omniscient. Aujourd'hui, nous faisons face à une problématique globale de l'enseignement. C'est également l'avis des ODD : le clivage Nord-Sud est une illusion, les besoins en terme d'enseignement sont universels. »

« La VVOB met dès lors à profit les expériences du Sud pour tenter de résoudre les problèmes en Belgique. Le phénomène des boîtes à tartines vides est plutôt neuf ici. Dans le Sud, on connaît ça depuis longtemps. Idem pour la diversité en classe, ou le conflit entre langue du domicile et langue d'instruction. Nous invitons des experts du

Sud à venir partager leurs visions et suggestions avec des experts en pédagogie d'ici. La VVOB a ainsi pu fournir tout un arsenal d'exemples aux



Sven Rooms

autorités de l'enseignement belge. Expériences, faits et résultats nous permettent de dépolitiser des questions parfois sensibles. Ces programmes ont un effet miroir : on se renforce mutuellement grâce à un échange d'expériences. Les inspections et les enseignants nous disent qu'ils ont ainsi pu développer de nouvelles manières d'appréhender les choses, notamment en matière d'égalité des chances ».

Kaat Torfs, coordinatrice de la Coopération Internationale chez Via Don Bosco, l'ONG des Salésiens pour le développement en Belgique, est aussi favorable à l'apprentissage Sud-Nord. « J'ai tellement appris des partenaires locaux. Nous pouvons prendre exemple sur certaines écoles qui s'engagent dans des alliances stratégiques avec des entreprises et adaptent leurs formations aux besoins des employeurs locaux. En Colombie, cette collaboration fructueuse a incité de grandes entreprises d'un même secteur

à participer à ce succès. Leur RSE se base dorénavant aussi sur les *success stories* de jeunes moins-que-rien qui brisent les stéréotypes. Ces représentations positives et les opportunités d'emploi qui en découlent influencent les ministères qui veulent aussi prendre part à l'effort. C'est une belle réussite, où chacun trouve son compte. »

De quel droit ?

Plan Belgique, Via Don Bosco et la VVOB n'ont dans le Sud ni écoles, ni programmes d'études, ni enseignants. « Il y a tellement de capacité et de potentiel locaux », remarque Sven Rooms. « Un bon enseignant ici ne l'est pas forcément là-bas. Une bonne connaissance du contexte est primordiale. On en tient heureusement compte dans la nouvelle mentalité globale de la coopération au développement. Je travaille depuis quinze ans dans le secteur et ai toujours trouvé étrange que le Nord débarque au Sud pour y entreprendre des choses. Imaginez qu'un pays étranger vienne nous dire que nous avons un problème et qu'ils ont la solution. "De quel droit ? Vous ne nous connaissez pas !", penserions-nous. Seuls ceux qui font cette analogie peuvent œuvrer dans le Sud avec une approche différente. L'équivalence et



Guillaume Langamvare (ADAFO) illustre l'importance de l'expertise locale avec une expérience concrète :

Locals first!

« Un projet Nord-Sud, avec pour objet le développement dans nos écoles d'activités assurant une forme d'autonomie financière, semblait mal embarqué. L'accompagnement devait être assuré par un organisme externe, mais cette aide apportée à 2 écoles nous coûtait 30 000 euros par an, et nous avions 17 écoles ! En concertation avec l'organisme, nous

avons décidé de changer de cap et demandé à notre expert de transmettre son savoir méthodologique à des acteurs locaux, qui ont ainsi remplacé notre expert sur place. Après un an, et avec des frais drastiquement réduits, notre expert peut maintenant transmettre ses connaissances à d'autres et développer lui-même des business plans. »



“ Nous pouvons prendre exemple sur certaines écoles qui s'engagent dans des alliances stratégiques avec des entreprises et adaptent leurs formations aux besoins des employeurs locaux.



Kaat Torfs

l'appropriation sont de grands principes, mais ils ne se concrétisent que lorsque l'on prend conscience de son propre comportement. Notre mission s'inscrit dans cette optique : aider les autorités à exploiter pleinement le potentiel présent. »

« Nous ne soutenons que des projets déjà planifiés et financés par les autorités locales. La durabilité institutionnelle et financière y existe déjà avant que nous ne dépensions un euro. La durabilité technique se développe au cours de nos programmes de renforcement des capacités, via de nouveaux outils didactiques, pédagogiques ou de gestion. On ne peut renforcer le système que via une

reconnaissance des autorités locales. En ne déplaçant qu'une seule pierre, on peut améliorer toutes les écoles. Cette méthode est, par contre, plus lente et n'est pas valorisée par tous les donateurs. C'est beaucoup plus facile d'obtenir des résultats rapides et palpables lorsqu'on se jette de tout son poids. »

Le coaching nécessite de la confiance

Kaat Torfs explique comment l'approche de Via Don Bosco et les besoins de leurs partenaires du Sud se rencontrent : « Au XIX^e siècle déjà, quand on ne parlait pas de droits des enfants ni de travail décent, Don Bosco aidait les jeunes défavorisés à trouver un premier travail. C'est aujourd'hui notre priorité dans le Sud. Les écoles demandent elles-mêmes que les jeunes vulnérables soient accompagnés vers le travail. Nous n'envoyons pas de personnel,



Guillaume Langamvare

mais soutenons une structure de coordination locale pour adapter l'enseignement à ce besoin. Dans cette approche, le relationnel est primordial. L'éducateur – un collaborateur local de terrain – endosse un rôle de coach : il accompagne les jeunes et leur fournit ainsi structure et challenge. Le sport et le jeu occupent un rôle central pour apporter aux jeunes les compétences de vie dont ils ont besoin pour trouver leur voie et prendre part tant à leur société qu'au monde professionnel. Le concept en vogue d'*Empowerment* prend ici tout son sens. »

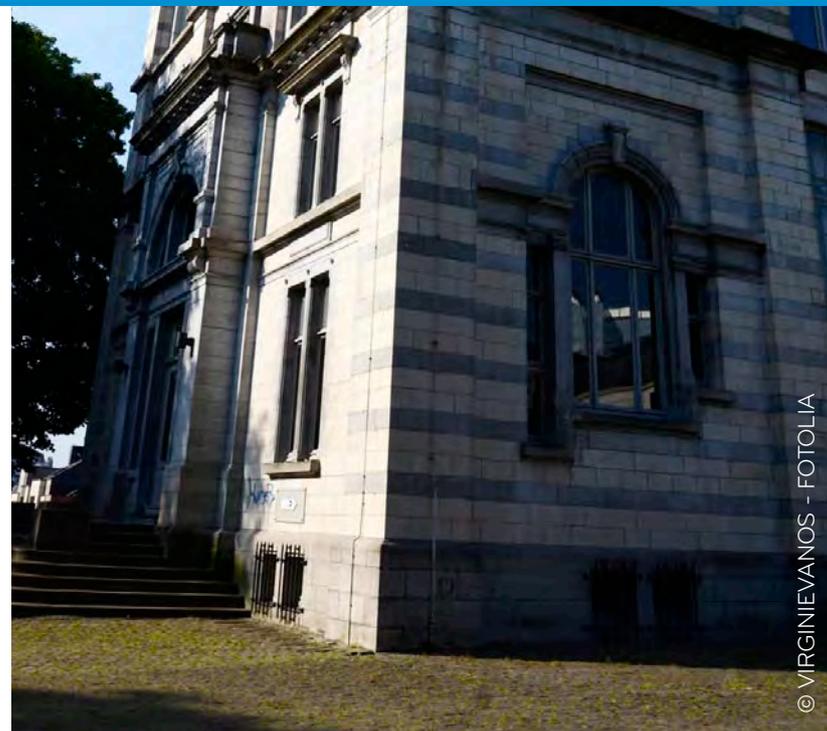
« Ce rôle de coach est crucial, et cela se traduit chez nous par un partage des connaissances et expériences réussies de notre ré-

“ De quel droit ? ”, penserions-nous si un pays étranger venait nous dire que nous avons un problème et qu'ils ont la solution. L'équivalence et l'appropriation sont de grands principes, mais ils ne se concrétisent que lorsque l'on prend conscience de son propre comportement.

seau mondial avec nos partenaires et l'établissement de liens avec d'autres ONG. Via Don Bosco se rend chaque année auprès des organismes partenaires, non pas pour évaluer, mais pour aider à encadrer des *“lessons learned meetings”*. La confiance et le respect mutuel ne sont ainsi plus des mots vides de sens. On perd le contrôle en ne travaillant que par l'intermédiaire d'acteurs locaux, mais c'est précieux pour nous. Notre plus-value majeure est le partage des connaissances acquises partout. »

Sur un pied d'égalité

Guillaume Langamvare, Coordinateur de projets au Technical Project Development Office ADAFO en Côte d'Ivoire, a plus de dix ans d'expérience dans la coopération internationale en matière d'enseignement. « L'identification des besoins généraux en développement se fait généralement à l'una-



“ L'appropriation ne peut pas être transmise: elle est préparée, avec toutes les parties prenantes, durant toutes les phases du parcours d'apprentissage.

nimité entre les experts du Nord et du Sud », remarque-t-il. « Nous faisons le diagnostic et le planning ensemble. Là où le bât blesse, c'est dans la façon dont les choses sont abordées. Les bailleurs de fonds du Nord oublient souvent que les autorités politiques des pays partenaires ont tendance à négliger les accords conclus autour de thèmes transversaux tels que les genres et l'écologie, parce que cela ne rapporte pas de voix. Beaucoup de projets échouent en raison de la corruption publique, du gaspillage, de la lenteur administrative ou de l'incompétence de certains dirigeants. Les sponsors nous imposent de collaborer avec ces pouvoirs locaux, tout en sachant que ceux-ci ont d'autres priorités. On nous refile la patate chaude, et c'est finalement celui qui est dans le besoin qui en pâtit. »

« Nord et Sud ne peuvent collaborer efficacement que si toute forme de domination ou subordination est bannie. J'accorde beaucoup d'importance au respect mutuel

et à la reconnaissance commune du potentiel. Lorsqu'une expertise manque dans un projet, on nous impose parfois des experts étrangers onéreux, alors que les compétences existent localement ou peuvent y être acquises. La connaissance du contexte est une valeur ajoutée fortement sous-estimée. Je le vois surtout chaque année à l'accueil des volontaires. Ils ont reçu une formation, mais dans le Nord, et celle-ci est trop théorique, avec ses stéréotypes et règles sur ce qui doit être et, surtout, ne pas être fait. C'est loin de la réalité: il n'y a rien qui justifie cela localement. La plupart des volontaires ont une attitude bienveillante, mais c'est la formation qui laisse souvent à désirer. Les malentendus sont plus souvent des obstacles à une bonne coopération que les problèmes techniques. »

« Mais je vois une évolution positive indéniable vers plus de participation et de développement propre. Le coaching est la manière la plus respectueuse d'encadrer des projets. S'il y a un besoin d'apprentissage

dans notre organisation, c'est la personne elle-même qui le formule, ce qui permet de bien délimiter le champ d'action de l'expert. Celui qui transmet la connaissance n'a, par ailleurs, aucun pouvoir décisionnel: il intervient uniquement comme exécutant. L'appropriation ne peut pas être transmise: elle est préparée, avec toutes les parties prenantes durant toutes les phases du parcours d'apprentissage. Ce n'est qu'ainsi que la personne peut prendre conscience des chances que le coaching lui offre pour l'avenir. Nous avons beaucoup progressé sur ce plan. L'expert se réservait autrefois certains droits, comme la prise de décisions. Cette approche était vouée à l'échec. »

SYLVIE WALRAEVENS

Venez débattre de ce sujet d'actualité le 13 octobre! Vous recevrez bientôt une invitation.

A Buddhist monk with a shaved head, wearing traditional orange robes, is shown in profile, meditating in a lotus position. He is sitting on a stone ledge next to a brick wall. The background is a blurred green forest. The lighting is soft, suggesting an outdoor setting.

Moussa Mara
Le sacrifice comme
accomplissement



“Personne ne peut être heureux sur son petit îlot de prospérité alors qu’autour de lui, il y a un océan de misère.”

Expert-comptable, nommé Premier ministre du Mali à 39 ans (en 2014), auparavant ministre et maire de la commune IV du district de Bamako pendant 4 années, Moussa Mara est investi d’une mission : rendre l’espace public... public. C’est aussi en ce sens qu’il faut comprendre le changement (“yéléma” en bambara) auquel il appelle à travers le parti Yéléma, qu’il crée en 2010 : la scène publique doit être prise d’assaut par des citoyens pour lesquels la politique est un outil d’engagement désintéressé, de don de soi, de sacrifice pour son prochain. Le sens du sacrifice guide les pas de Moussa Mara, débrouillant avec énergie et conviction un terrain que l’on croyait jusque-là réservé aux seules élites. Manifestation de la solidarité rompue entre la base et le sommet, le sacrifice permet de se rapprocher de sa condition d’être humain tout en révélant le potentiel de son prochain en tant que tel, clame-t-il.



Rendre audibles les sans-voix

« Aux hommes de valeur : ceux pour qui engagement rime avec sacrifice. » Cette maxime marque le commencement de chacun de mes livres. Le sens du sacrifice est une valeur qui me définit et qui me porte depuis toujours. Il est le moteur de mes actions. Pour moi, le don de soi est un devoir pour tous ceux qui ont évolué dans une collectivité démunie, qui ont vu les leurs souffrir de la pauvreté et du désarroi et qui ont eu la chance de s'élever, d'être éduqués et d'aller à l'école. Ils ont une responsabi-

lité d'engagement auprès de ceux qu'ils ont laissés derrière eux. Je prône l'engagement pur, désintéressé : celui qui n'attend rien en retour. C'est cela, le véritable sacrifice. Cela ne signifie pas que l'on n'en retire rien, bien au contraire. Le don de soi désintéressé permet de s'accomplir comme être humain. Comme je le disais dans un discours en janvier, personne ne peut être heureux sur son petit îlot de prospérité alors qu'autour de lui, il y a un océan de misère. En allant vers son prochain, on apprend à le connaître, on découvre d'autres mondes,

on réalise qu'il n'y a pas d'être humain inutile, que chacun contribue à sa manière au bien commun, que chacun apporte sa spécificité, que toutes les femmes et tous les hommes ont un potentiel qu'il suffit de révéler. Cela n'est possible qu'à travers la solidarité, qui permet de concrétiser le potentiel de chaque être humain.

Mon parcours est jalonné par cette conviction. J'ai grandi dans un quartier populaire. J'ai touché du bout des doigts la pauvreté quotidienne des populations. Mais j'ai grandi dans une famille plutôt aisée, au sens malien du terme. J'ai pu faire des études en France, grâce au soutien de mes parents. Quand je suis revenu au Mali, je me suis senti investi du devoir de rendre aux autres ce que j'avais eu la chance d'avoir naturellement. Je me suis immédiatement engagé localement auprès des populations, auprès des associations de jeunes, de femmes, d'artisans, de commerçants, auprès de tous ceux qui n'ont pas souvent voix au chapitre et qui vivent



des réalités très dures. Inspiré et porté par eux, j'ai continué à vivre parmi ces gens dans un quartier populaire, même lorsque j'étais Premier ministre.

À contre-courant

Mon parcours est marginal. Le sens du sacrifice ne va pas de soi. Ou plutôt, il ne va plus de soi. Même si je suis convaincu qu'il nous permet de nous accomplir comme être humain, je suis contraint de constater que l'homme moderne est devenu profondément égoïste, voire égoïste. Le sacrifice est aujourd'hui une notion étrange, naïve ou dangereuse pour celui qui cherche à satisfaire ses besoins personnels. Parfois, j'ai l'impression d'être seul dans ma bulle à croire encore en des lendemains meilleurs pour le genre humain. Ce qui prime

à travers le monde, c'est l'individualisme, le matérialisme, le "chacun pour soi", y compris au niveau des élites. Quand on prône le sens du sacrifice, on se singularise forcément. Cela me vaut beaucoup de difficultés. Une bonne partie de la classe politique malienne ne me porte pas particulièrement dans son cœur, parce que je suis différent. Elle se sent menacée par ma conception de la vie et de la politique. Elle va pourtant devoir changer son fusil d'épaule, sous peine d'élargir le clivage avec les populations et de renforcer le désenchantement. Le sacrifice et l'engagement citoyen désintéressé sont non seulement un enjeu d'avenir pour l'Afrique, mais ils sont aussi la condition *sine qua non* pour que le leadership africain soit à la hauteur des attentes des populations. Tant que nous



“L’engagement citoyen désintéressé est la condition pour que le leadership africain soit à la hauteur des attentes des populations.”

n’aurons pas de leaders qui soient totalement imprégnés de la volonté de servir, il sera difficile que la bonne gouvernance, la lutte contre la corruption et la promotion des bonnes pratiques en matière de gestion des ressources publiques soient la norme sur le continent. Aujourd’hui, le leadership est synonyme de profit personnel, parce que les uns et les autres voient dans la responsabilité publique un moyen de s’enrichir individuellement, d’enrichir son clan ou sa famille. Tant que nous n’aurons pas de leaders qui accepteront de se sacrifier au quotidien sans rien attendre en retour, sans être surs de voir l’impact de leurs actions de leur vivant, il sera difficile de voir à nouveau notre continent sur le chemin d’une prospérité continue au bénéfice de ses populations.

Sois le changement...

Mais je suis optimiste pour l’avenir. La crise dans laquelle notre pays est plongé depuis maintenant quatre ou cinq ans a fonctionné un peu comme un signal d’alarme dans l’esprit de beaucoup de jeunes, qui se sont dit que si on laissait le champ citoyen et politique à d’autres, ceux-ci risquent de nous précipiter tous dans l’abîme. Les jeunes ont davantage conscience qu’ils doivent s’engager et s’impliquer. Je vais souvent à leur rencontre et j’essaie de restaurer leur confiance en la politique et de les convaincre que l’engagement ne rime pas avec compromission. Comme je suis persuadé que notre continent va aussi évoluer par la promotion de l’exemplarité, par la multiplication de leaders transparents qui inspireront d’autres





“Tant que nous n’aurons pas de leaders qui accepteront de se sacrifier au quotidien sans rien attendre en retour, sans être sûrs de voir l’impact de leurs actions de leur vivant, il sera difficile de voir à nouveau notre continent sur le chemin d’une prospérité continue au bénéfice de ses populations.”

leaders, je commence le combat par moi-même en essayant d’incarner également un certain type d’exemple.

J’ai démontré que l’on peut exercer le pouvoir au plus haut niveau sans se travestir, sans perdre son âme, même si on est parfois amené à prendre des décisions qui peuvent jurer avec la conscience devant l’intérêt public. On peut parfaitement assumer ses responsabilités en gardant l’essentiel de ses convictions et de ce qui fonde sa personnalité. À cet égard, la transparence est une valeur fondamentale, consubstantielle de ma démarche publique. Elle restaure la confiance entre la base et le sommet en montrant la cohérence entre la parole et les actes. En redorant le blason de la politique, en ramenant l’engagement citoyen à son sens véritable, on rend au peuple le pouvoir de prendre en main son destin et de participer à l’élaboration d’un projet sociétal pensé en intelligence collec-

tive. De la sorte, nous offrons de nouvelles perspectives à notre jeunesse et nous l’éloignons des tentations extrêmes.

La vague d’engagement citoyen avance. Pas aussi vite que je le souhaite, mais j’ai conscience que la conversion des esprits prend du temps. Est-ce que, de mon vivant, je verrai un pays et un continent dirigés à tous les niveaux par des responsables qui ne soient mus que par l’intérêt public ? Je ne sais pas. Mais chaque jeune converti en citoyen actif qui ambitionne de prendre sa place dans la société et de se mettre au service de sa communauté est un exemple de plus pour tous les autres.

MOUSSA MARA, PROPOS
RECUEILLIS PAR CÉLINE PRÉAUX



BATACLAN

Daesh : des chiffres, des sentiments, des conséquences

Dans une étude récente, Steven Pinker, psychologue, philosophe et professeur à Harvard, au MIT et à Stanford, explique de manière très documentée que, aussi incroyable que cela puisse paraître, nous vivons aujourd'hui dans un monde plus sûr que jamais.



Le travail de Pinker, mené depuis 2010, est aussi sérieux qu'interpellant. Il montre, chiffres à l'appui, que depuis 2000, les conflits militaires provoquent 90% de tués en moins au sein des populations que dans les années 1950.

Il montre aussi qu'en comparaison avec les années 1970 et 1980, le nombre de victimes d'attentats terroristes a baissé de manière significative en Europe occidentale (voir graphique 1)¹.

¹ Les 2977 victimes des attentats du 11 septembre 2001 sont absentes du tableau car en dehors de l'Europe occidentale.

En réalité, les victimes des attaques terroristes se trouvent essentiellement en dehors de l'Europe et plus particulièrement au Moyen-Orient (voir graphique 2). En tête et de loin, l'Irak a déploré plus de 40 000 victimes d'actes terroristes en 13 ans.

Si les chiffres parlent d'eux-mêmes, la question qui se pose face à l'analyse de Pinker est bien de savoir pourquoi la quasi-totalité des pays occidentaux vit un sentiment d'insécurité sans pareil. Pinker n'y va pas par quatre chemins : il vise les médias sociaux et Internet, qui donnent « *une impression de violence sans précédent* ». Difficile de lui donner tort.

Deux années de rupture

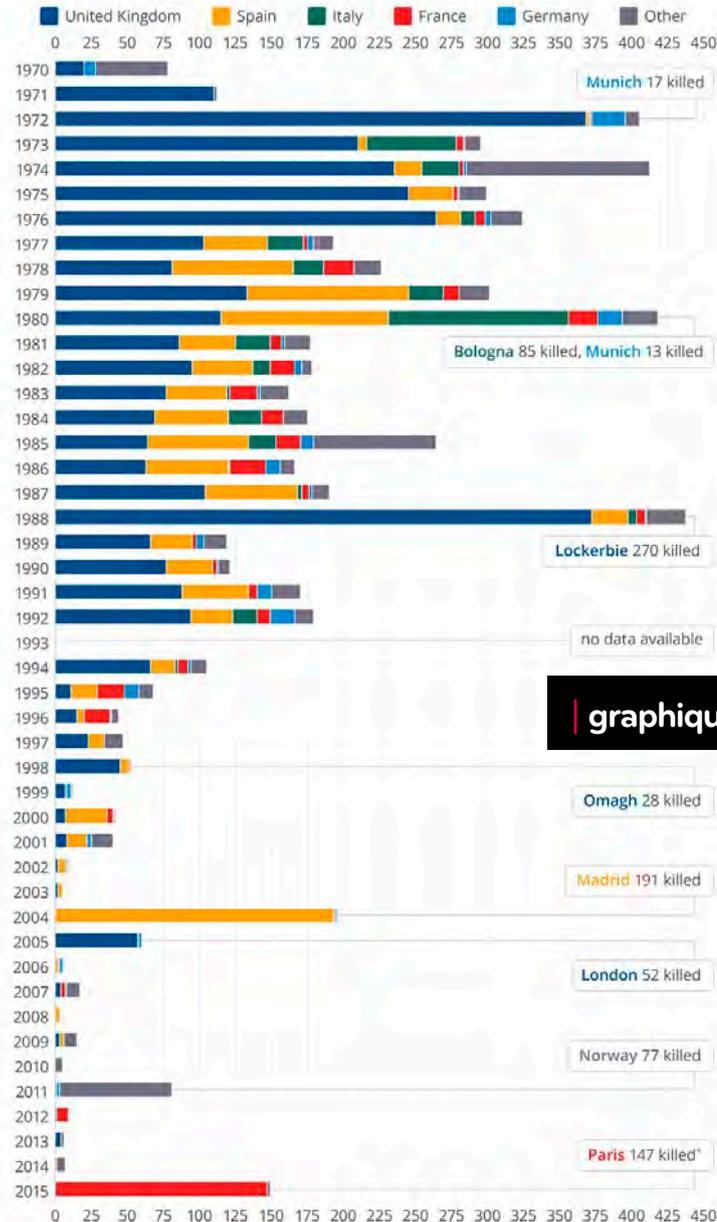
Derrière la tendance profonde révélée par les travaux de Pinker, les actes terroristes de ces deux dernières années présentent une rupture avec ce passé récent. Rien n'indique que le climat actuel pourrait s'apaiser. Que du contraire. On risque donc, comme le prédisent certains analystes, de voir s'installer durablement ce type de terrorisme et de voir un terrorisme d'extrême-droite lui répondre.

Effet de loupe

Pour expliquer un ressenti aussi anxigène, il nous semble également nécessaire de pointer deux phénomènes

Victims Of Terrorist Attacks In Western Europe

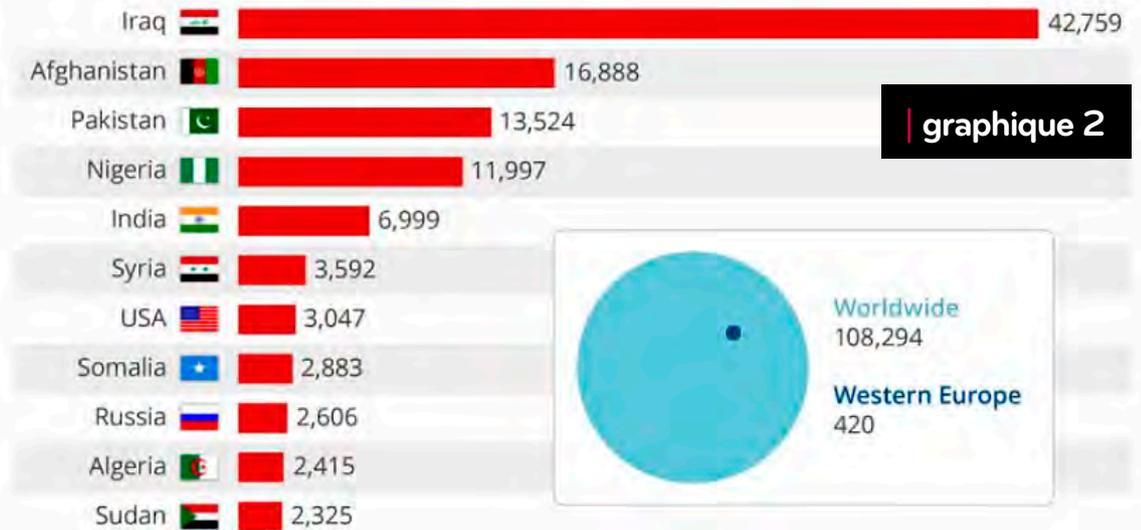
Number of persons killed by terrorist attacks 1970-2015



graphique 1

Victims Of Terrorist Attacks Outside Western Europe

Number of persons killed by terrorist attacks in selected countries, 2001-2014



graphique 2

parmi d'autres : le rôle des médias et le mode opératoire des attentats.

Impossible de ne pas relever le rôle de médias traditionnels – et plus particulièrement celui des chaînes d'infos en continu – lors des attentats. Un attentat peut aujourd'hui être traité durant deux, trois, quatre jours sans discontinuer. L'effet est imparable et avait été commenté aux États-Unis par Arthur Bush, procureur du comté de Flint (Michigan). Il soulignait combien le sentiment d'insécurité pouvait être éloigné de la réalité à laquelle il était confronté tous les jours. À une diminution de la crimi-

nalité, répondait une augmentation du sentiment d'insécurité chez les blancs. Pour démontrer la logique sous-jacente de cette observation (?), Barry Glassner, auteur de *Culture of the fear*, opposait simplement deux chiffres : sur une même période et dans une même région, alors que la criminalité avait diminué de 20%, la couverture médiatique de cette criminalité avait augmenté de 600%. Pour lui, le sentiment d'insécurité est plus lié au traitement médiatique dont ils font l'objet qu'à la réalité des faits eux-mêmes. Quel qu'en soit le bienfondé et ses raisons, quelle que soit la manière de le faire (avec

“Alors que la criminalité avait diminué de 20%,
la couverture médiatique de cette criminalité
avait augmenté de 600%.”

plus ou moins d'intelligence), le traitement de l'information sur le terrorisme par les médias en amplifie la réalité.

Banalisation du meurtre

L'autre paramètre – sans doute le plus important et qui a évolué par rapport au contexte des années 1970/80 – est le mode opératoire des attentats. Actuellement, un quidam en colère, mal dans sa peau, violent ou en marge de la société, peut s'armer d'un couteau, d'une hache, prendre le volant d'un camion, acquérir une kalachnikov pour moins de 400 euros² et s'attaquer à des lieux symboliques : un centre commercial, une église, une promenade touristique, une plage, une synagogue, un commissariat, un

² L'arme peut être acquise en toute légalité après avoir été “neutralisée”, mais très souvent, étant donné les différences de normes entre pays, bon nombre de ces armes peuvent être aisément réparées. C'est sans doute ce qui s'est passé pour l'attentat de Istres. Karl Rose, émule d'Anders Breivik, avait coutume de remettre en état des armes démilitarisées.



“ Actuellement, un quidam en colère, mal dans sa peau, violent ou en marge de la société, peut s'armer [facilement] et s'attaquer à des lieux symboliques.

aéroport, un train, un métro, une salle de concert, des cafés. Quelques-uns se revendiquent d'extrême droite, plus nombreux sont ceux qui se réclament de Daesh. Leur “cadeau” : une existence médiatique et une reconnaissance auprès d'une communauté d'ultras³.

Fabrique à amalgames

Cette manière de procéder implique, dans l'imaginaire des gens, que le danger est partout et qu'il émane de n'importe qui,

³ À l'heure où nous écrivons ces lignes, certains médias ont précisément décidé d'arrêter de publier les photos et l'identité des terroristes. (<http://tinyurl.com/zc7f26n>)

ou presque. L'efficacité de la stratégie de Daesh, qui vise à monter l'une contre l'autre la communauté musulmane et les communautés d'accueil, n'est plus à démontrer. Aujourd'hui, la majorité des “Daeshiens” qui commettent des attentats présentent des caractéristiques observables chez quasiment tous les maghrébins ou les arabes : couleur de peau, de cheveux ou des yeux. L'équation est donc aussi redoutable qu'efficace : si n'importe quelle personne d'origine maghrébine peut frapper n'importe où dans nos pays, que croyez-vous qu'il se passe dans la tête des gens qui n'appartiennent pas à cette communauté ? Ils se méfient progressivement de tous ceux qui appartiennent à ladite communauté. Sur la base



de quoi? De leur seule apparence. Tout le monde ne cède pas à cet automatisme, mais beaucoup le font. Beaucoup trop. Aux discriminations classiques préexistantes dans le domaine de l'emploi, aux contrôles policiers souvent basés sur l'apparence, s'ajoute donc une méfiance croissante d'une grande partie de la population. Elle se marque par des gestes de peur, de mépris, des regards craintifs ou assassins, des menaces, des injures. En France, entre 2014 et 2015, les actes contre les musulmans ont augmenté de 223%⁴. Lorsqu'on les interroge, ceux

qui commettent de tels actes trouvent une flopée d'explications, imaginaires ou bien réelles, pour justifier leurs pensées ou leurs actes. C'est le principe même du fonctionnement des préjugés. Et Daesh les renforce jour après jour.

Israélisation de nos sociétés

Des spécialistes évoquent aujourd'hui un contexte de radicalisation de nos sociétés qui amènerait leur "israélisation". Le terme

sémites encore à un niveau élevé. » in *Le Monde*. 20 janvier 2016.
(<http://tinyurl.com/jl3w4zk>)

est loin d'être neutre pour ces spécialistes, car il se réfère à la politique de sécurité d'Israël, illustrée par un article publié le 15 juillet dans le quotidien *Yediot Aharonot*. Ron Ben-Yishai y évoquait en cinq points les mesures prises par les autorités israéliennes pour lutter contre le terrorisme. En résumé: fin de la sanctification des droits de l'homme au profit d'une prévention musclée (démolition de la maison du terroriste pour rendre la famille coresponsable de l'acte individuel); injonction faite aux musulmans de se dresser contre l'idéologie sous-tendant Daesh, surveillance et infiltration des réseaux et notamment des réseaux sociaux, détention administrative

⁴ Alexandre Pouchard. « Les actes islamophobes ont bondi en 2015, les actes anti-

Cet article a été rédigé
en collaboration avec l'INC
www.neurocognitivism.com

“ La naïveté n'a pas
lieu d'être avec
des groupuscules qui
cherchent à tuer.



© CRISTILM - ISTOCK

sur la base de seuls soupçons, renforcement de la sécurité. Un extrait de l'article⁵ exprime cet état d'esprit : « *Confrontées à une situation d'urgence, il va falloir qu'elles [les nations occidentales] privilégient le caractère sacré de la vie par rapport aux sacro-saintes libertés individuelles. Mais, contrairement à Israël, il semble qu'en Amérique du Nord et en Europe occidentale, le concept de neutralisation (voire de liquidation) préventive n'ait jusqu'à présent pas fait son chemin.* ». Nous sommes ici dans une logique de guerre.

⁵ Accessible aux abonnés sur le site du Courrier International : *Cessez de sanctifier les droits de l'homme !* (<http://tinyurl.com/z5w9yku>)

Bien sûr, il est nécessaire de renforcer quantitativement et qualitativement le renseignement. La naïveté n'a pas lieu d'être avec des groupuscules qui cherchent à tuer. Bien sûr, il est nécessaire de renforcer la sécurité à bon escient avec des moyens humains et matériels plus efficaces et efficaces. Bien sûr, il faut s'attaquer aux réseaux sociaux utilisés par les Daéshiens. Bien sûr, l'augmentation de la durée de la garde à vue dans un contexte terroriste paraît sensée. Bien sûr, dans ce même contexte terroriste, il faudrait pouvoir perquisitionner 24h sur 24. Bien sûr, il est nécessaire de limiter l'influence des prédicateurs de haine, éventuellement en les expulsant, et de s'attaquer aux recruteurs (voir article n'GO). Bien sûr, une sur-

veillance accrue des “*Daéshiens*” potentiels s'impose. Cet arsenal de mesures a ses raisons d'être. L'inconvénient d'une démarche essentiellement sécuritaire est qu'elle ne représente qu'une partie de la solution. Elle néglige un aspect crucial du problème : les causes profondes de la rancœur, de la colère qui anime une partie de cette communauté. Tant que le terreau reste le même, il y aura toujours des volontaires qui, par dépit, par colère ou par incapacité à trouver une place dans leur société d'accueil, se retournent contre elle et commettent des actes de violence. Stigmatiser une communauté dans son ensemble par des mesures sécuritaires alors qu'elle vit déjà au quotidien des discriminations et une méfiance de plus en plus lourde de la part des autres communautés



© AJA84 - ISTOCK

“ Pour le politique, ne s'inspirer que de la vox populi qui rejette de plus en plus la communauté maghrébine, serait une erreur.

revient à enrichir le terreau de l'injustice et de la discrimination.

Ne pas oublier le lien social

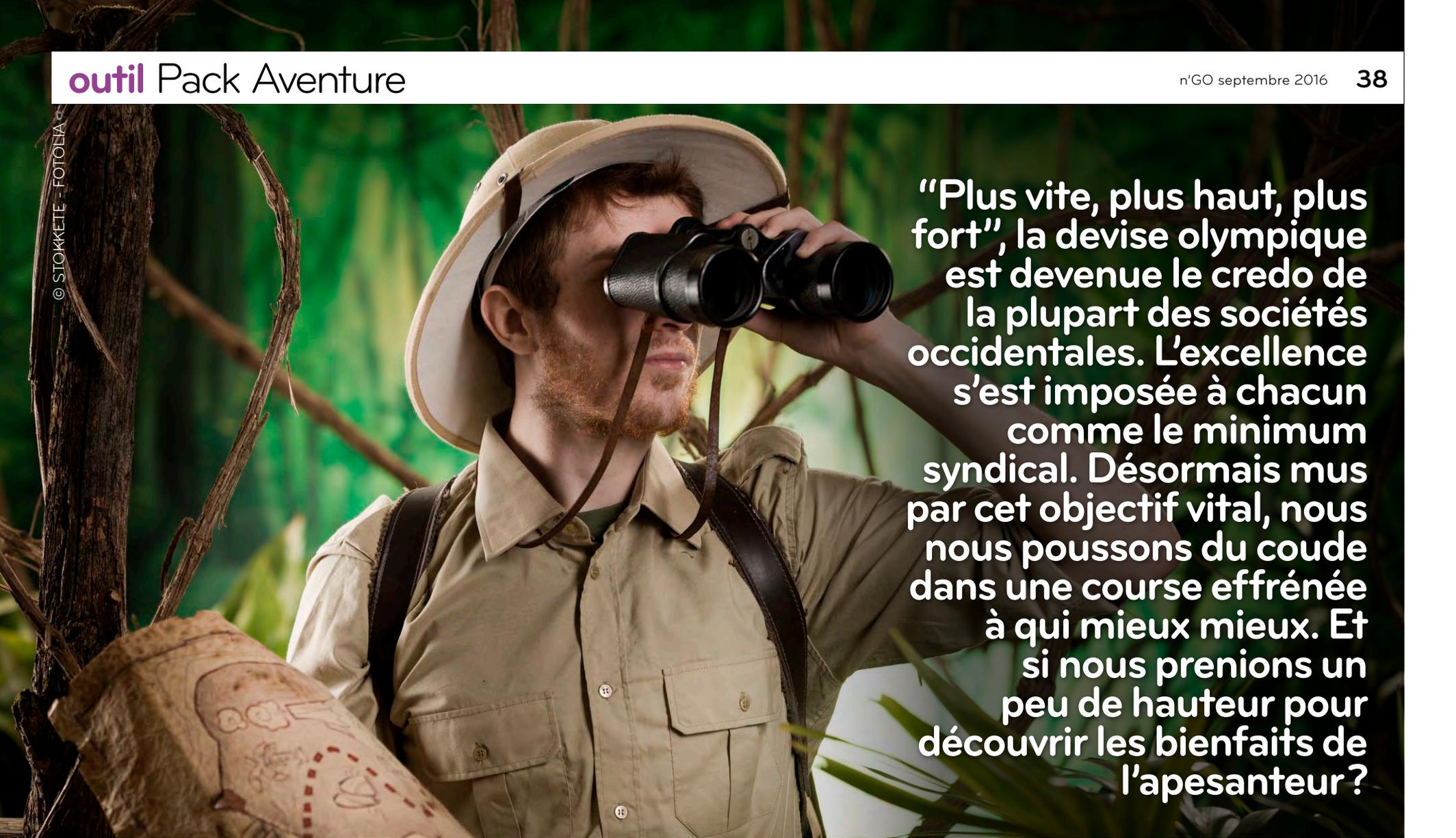
Si une approche sécuritaire a toute sa raison d'être, elle ne peut donc pas être le seul axe pour s'attaquer au problème. Le dialogue, la sensibilisation, la prévention, la lutte contre la radicalisation sur le terrain, l'aménagement des quartiers défavorisés où grandissent ces communautés, la valorisation de ces dernières, la coopération avec les pays d'origine des migrants sont autant d'axes qui, pour l'instant, sont trop peu explorés chez nous. Les Canadiens ont

pourtant privilégié cette voie⁶, avec succès.

Dans un contexte budgétaire étreint, les politiques n'ont eu aucun mal à mobiliser 400 millions d'euros de budget pour renforcer la sécurité. Par contre, les retours de terrain indiquent toute la difficulté pour obtenir 5 000 euros afin de lutter contre la radicalisation, et montrent toute la solitude de ceux qui, même au sein des communautés musulmanes, cherchent à travailler dans un esprit d'enseignement et

de sensibilisation. Les associations peinent à trouver les budgets pour mener à bien des missions de lien social dans les communes à forte présence de la communauté maghrébine. Ces actions, de plus en plus cruciales, deviennent, dans le même temps, de plus en plus impopulaires. Pour le politique, ne s'inspirer que de la vox populi, en tout cas de celle qui rejette de plus en plus la communauté maghrébine, serait une erreur.

⁶ Radicalisation: « Vous, Belges, avez encore un terreau fertile pour la prévention! » *Le Soir*, 5 février 2016. (<http://tinyurl.com/zeqxsf6>)



“Plus vite, plus haut, plus fort”, la devise olympique est devenue le credo de la plupart des sociétés occidentales. L'excellence s'est imposée à chacun comme le minimum syndical. Désormais mus par cet objectif vital, nous nous poussons du coude dans une course effrénée à qui mieux mieux. Et si nous prenions un peu de hauteur pour découvrir les bienfaits de l'apesanteur?

Pack Aventure

Voyage en terre connue



© ONEINCHPUNCH - FOTOLIA

“ Le stress surgit quand nous sommes en pilote automatique alors que nous devrions reprendre activement les commandes.

La pression du progrès continu a raccourci nos échéances et permuté nos actions en résultats. La coopération au développement n'échappe pas à la déferlante: les processus ont cédé la place aux indicateurs de résultats, tandis que le long terme s'étend tout au plus au quinquennat.

Et, déjà, nous entendons, dans cette masse de marathoniens sprinteurs que nous sommes, des voix murmurer avec une excitation mêlée d'angoisse: «*Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais vite!*» Et si, à force de retenir notre souffle, nous courrions à l'asphyxie? Avec le *Pack Aven-*

ture, nous vous offrons une bouffée d'air frais. Les poumons gonflés à bloc, vous aurez gagné suffisamment de distance pour rejoindre le peloton... de queue. Les derniers seront les premiers, dit l'adage. Un, deux, trois: inspirez, expirez!

Pilote automatique

Chantal Vander Vorst est l'une des pionnières de l'Approche NeuroCognitive et Comportementale (A.N.C.) et a participé à la fondation de l'*Institute of NeuroCognitivism* en 2008. Le modèle de l'A.N.C., développé par Jacques Fradin, directeur de l'Institut de Médecine Environnementale (Paris), propose une approche novatrice de nos mécanismes cérébraux pour remonter à la source de nos comportements et, dès lors, pour déceler l'origine de certains bugs

générateurs de dissonance et de stress. Chantal Vander Vorst nous éclaire: «Nous avons tous deux façons d'appréhender les situations, ces deux façons étant soutenues par des structures cérébrales différentes. La première, appelée "*automatique*", est adaptée aux situations routinières, simples et connues. La seconde, qualifiée d'"*adaptative ou préfrontale*", nous permet d'aborder de façon optimale les situations difficiles, complexes et inconnues. L'hypothèse de l'A.N.C. est que le Mode Mental Automatique – gérant nos réactions automatiques – prend trop souvent la main, car il est plus rapide et plus bruyant que le Mode Mental Adaptatif – aux commandes de nos réponses préfrontales. Le stress surgit pour nous indiquer que le Mode Mental Automatique

© NLP PHOTOS - FOTOLIA

“ L'exercice du Pack Aventure ouvre la porte des possibles et fait entrevoir la multiplicité des choix qui s'offrent à nous, sans hiérarchiser ceux-ci en termes de valeur.

tente de maîtriser une situation plus complexe que ce que nous imaginons. Il nous invite donc à questionner notre façon de faire, notre point de vue, à prendre du recul, à envisager la situation autrement et à ... activer notre Mode Mental Adaptatif ou Créatif. » Nous l'avons compris : la bouffée d'oxygène dont nous avons besoin dans notre sprint aveuglant exige que nous mettions davantage en veilleuse notre Mode Mental Automatique. C'est précisément l'objet du *Pack Aventure*, comme le remarque Chantal : « Le *Pack Aventure* est un exercice de neurosciences appliquées qui nous enjoint à dépasser nos automa-

tismes, nos représentations limitantes, et qui nous donne accès à la prise de recul et à la remise en mouvement. »

Opération débogage

Le *Pack Aventure* permet de nous arrêter sur des croyances limitantes que nous ne prenons pas le temps de creuser, car elles sont considérées comme acquises par notre Mode Mental Automatique, et qui sont pourtant source de stress dans des situations nouvelles, qui exigent que nous apportions des réponses novatrices à des questions inédites. Chantal Vander Vorst nous éclaire avec un exemple particulière-

ment éloquent : « Hugo travaille dans une organisation internationale excellent dans l'aide d'urgence. Depuis quelques temps, il est stressé. Hugo m'indique que ce stress a commencé lorsqu'il a accepté une promotion : celle de passer du siège central au terrain. Il aime pourtant son travail, qui consiste à trouver des solutions rapides lors de catastrophes naturelles. Il aime et pourtant il est stressé... Que se passe-t-il ? En cherchant avec lui, nous découvrons que la cause de son stress est *“la peur de ne pas y arriver”*. En creusant encore, nous trouvons que cette peur a une racine, le fait *“de ne pas supporter d'être inutile, ou de*

cadre 1

Valeur (utilité)		Antivaleur (inutilité)	
1 Avantages	3 Limites	4 Autres regards ouvrants	2 Inconvénients
<ol style="list-style-type: none"> 1. On aide les autres 2. On contribue à une meilleure société 3. On se sent valorisé 4. On peut davantage compter sur les autres si on a été utile soi-même 5. On apprend des choses, on acquiert de nouvelles compétences 6. On fait des rencontres 7. On apprend à mieux connaître les gens, leurs envies 8. On se rend meilleur 9. On utilise son temps à bon escient 10. On se rend indispensable à notre entourage 	<ol style="list-style-type: none"> 1. On s'oublie soi-même 2. L'individu disparaît au profit du groupe uniquement 3. Le dévouement extrême mène à l'épuisement 4. On ne connaît pas ses propres envies et besoins et, dès lors, on est moins fort pour aider les autres 5. On perd le sens de l'utile puisque tout l'est 6. On n'agit plus qu'en fonction de l'utile et on délaisse les activités délassantes, souvent inutiles 7. On vit dans une société dépourvue de loisirs 8. On perd la richesse d'une partie inutile de notre patrimoine comme la gastronomie 9. On perd la diversité des métiers constituant notre société 10. On ne se rend plus compte lorsque l'on nous rend un service 	<ol style="list-style-type: none"> 1. L'inutilité est le fondement de l'esthétique 2. L'oisiveté laisse le temps à l'esprit de divaguer et nourrit les artistes et les auteurs 3. L'inutilité rassemble les gens autour de fêtes informelles 4. L'inutilité favorise les gestes « gratuits » et donc la générosité pure 5. L'inutilité rend les relations humaines authentiques car désintéressées 6. L'inutilité rend la vie plus légère car moins soumise à la pression de l'utile 7. L'inutilité permet aux gens de découvrir leurs véritables aspirations en ouvrant la voie des possibles 8. L'inutilité relativise l'importance de l'utile, de l'indispensable et pacifie ainsi les sociétés 9. L'inutilité ouvre l'humain sur la faune et la flore dont il ne se sert pas pour survivre et le rend ainsi plus sensible à son environnement 10. L'inutilité rend les enfances joyeuses 	<ol style="list-style-type: none"> 1. On est un poids pour la société 2. On ne sert à rien 3. On donne une mauvaise image de soi à notre entourage 4. On entretient une société égoïste 5. On s'appauvrit en se tournant vers soi-même 6. On perd notre temps 7. On n'accomplit rien de significatif dans la vie 8. On n'apporte pas de solutions à des problèmes communs 9. Ayant moins d'expérience, on a moins de chance de pouvoir résoudre seul un problème auquel on est confronté 10. Étant plus replié sur soi, on a moins d'empathie et, dès lors, une vision restreinte du fonctionnement de l'homme et de son propre fonctionnement

5 L'utilité permet de s'accomplir au sein de la société et de s'approprier un rôle social, tandis que l'inutilité permet de remplir cette tâche en étant authentique et conscient de son environnement

“Nous demandons leur avis sur l’inutilité à Bouddha, à un arbre, à notre chien ou à une pierre précieuse, jusqu’à obtenir un bilan établissant la multitude des points de vue possibles sur ce que nous pensions être univoque.”

se sentir inutile”. Parmi les multiples interventions qu’il a faites, Hugo se souvient de deux cas où il est arrivé trop tard. D’autres collègues avaient pris le relais. Sa sensation d’inutilité était énorme, alors que des vies étaient en danger. Comment aider Hugo ? Nous commençons par identifier la représentation qu’a Hugo de l’inutilité, que nous qualifierons d’*“antivaleur”*. Hugo pense qu’être inutile, c’est ne pas exister, ne rien signifier. L’exercice consistera, pour Hugo, à déconstruire son antivaleur, pour s’en faire une nouvelle représentation, plus joyeuse. C’est là qu’intervient le *Pack Aventure*. »

What else ?

Chantal Vander Vorst détaille les cinq étapes qui mèneront Hugo à relativiser son attachement à la valeur d’utilité et à prendre ainsi des distances par rapport à la cause de son stress, la confrontation à l’antivaleur d’inutilité (*voir cadre 1*) : « Les deux premières étapes caressent le Mode Mental Automatique dans le sens du poil. Elles laissent libre cours aux croyances limitantes. Ainsi, la première étape consiste, pour Hugo, à lister une dizaine d’avantages au fait d’être utile, laissant parler son cœur. Qu’est-ce que le sentiment d’utilité lui ap-



© RIVERWALKER - FOTOLIA

avantages

La méthode...

- n’exige pas de prérequis. Elle est accessible à tout le monde, pourvu qu’elle s’applique à une personne qui soit en demande d’aide
- est rapide et efficace
- permet d’assouplir nos cailloux de façon durable

limites

- La méthode demande de prendre le temps de se mettre en chemin et de respecter les étapes

cadre 2

Leur avis sur l'inutilité

Bouddha	l'inutilité laisse la place à la méditation et libère l'esprit
L'arbre	l'inutilité est relative : tu as plus besoin de moi que moi de toi, même si tu ne perçois sans doute pas ma contribution à ta survie sous cet angle
La prairie	l'utilité est ce qui fait que je me fais manger, je serais plus heureuse si on me laissait grandir librement et qu'on me laissait à mon inutilité
La vache	je suis d'accord avec la prairie (même si je suis responsable de sa frustration)
La pierre précieuse	l'inutilité est ce qui me fait briller aux doigts de ces dames
L'ermite	l'inutilité me permet de me retrouver avec moi-même et de vivre dans une harmonie profonde et authentique
Le transat	l'inutilité est la raison d'être de mon existence. Si les gens ne s'affairaient qu'à l'utile, ils ne se ressourceraient pas sur moi
Notre mère	tu as été inutile dans le ménage les premières années de ta vie et pourtant, tu nous as apporté tant d'amour et de bonheur
Notre cousin	quand on va manger ensemble, ce n'est pas pour discuter d'une entreprise que nous allons monter conjointement. Se voir sans utilité, ne sont-ce pas nos meilleures soirées ?
Notre chien	si tu pensais utile, tu ne m'aurais même pas (puisque je ne suis pas un berger allemand mais un chihuahua)

témoignage



Mustapha Nait Cheikh, en charge du développement de l'Institute of NeuroCognitivism au Maroc :

« J'utilise souvent le Pack Aventure dans les accompagnements de groupe, mais aussi dans ma vie personnelle. Encore récemment, j'avais un entretien important. Quand, quelques minutes avant celui-ci, mon niveau de stress est monté en flèche, j'ai dressé une liste de dix avantages si j'échouais à cet entretien. J'en suis ressorti nettement moins stressé, plus concentré, plus présent et confiant, qualités essentielles lors d'une interview. Les sportifs de haut niveau ont le même réflexe : ils montent sur le terrain avec l'acceptation d'un éventuel échec. Ils s'enlèvent ainsi la pression du résultat, se concentrent sur la partie et l'amusement, et ils jouent de leur mieux. Selon moi, le Pack Aventure permet de prendre de la hauteur, de braquer le projecteur sur des endroits sombres, de voir des situations que nous n'avons pas vues et de sortir de nos émotions pour entrer dans une logique rationnelle et constructive. »

porte ? La deuxième étape s'inscrit dans la continuité de la première : Hugo procède à une purge en évoquant une dizaine d'inconvénients au fait d'être inutile. » C'est ensuite que les choses se corsent et que l'on mobilise le Mode Mental Adaptatif. On se plonge alors dans un monde où la valeur que l'on défend avec tant de vigueur devient omniprésente. « Dans le cas de Hugo, précise Chantal, cela revient à imaginer que nous devons tous être utiles tout le temps, avec tout le monde... Quelles seraient les limites d'une telle situation ? Plus

difficile encore est l'étape suivante : quels autres regards ouvrants peut porter Hugo sur l'inutilité ? Il doit se mettre au défi de lister une dizaine d'arguments en faveur de l'inutilité. Enfin, la dernière étape est un bilan de relativisation, où l'on fait le point sur les apports respectifs à notre société de la valeur défendue et de l'antivaleur initialement abhorrée : que peuvent apporter l'utilité et l'inutilité ensemble ? » L'exercice du *Pack Aventure* a pour effet immédiat d'apaiser le stress suscité par la ténacité du Mode Mental Automatique



Chantal Vander Vorst

en libérant entièrement le Mode Mental Adaptatif, qui ouvre la porte des possibles et fait entrevoir la multiplicité des choix qui s'offrent à nous, sans hiérarchiser ceux-ci en termes de valeur. « Se remémorer l'expérience lorsque nous sommes confrontés à ce qui était pour nous une antivaleur nous permet également de rebondir plus vite, de comprendre ce qu'elle peut nous apporter », ajoute Chantal Vander Vorst.

Janus et plus encore

Le Pack Aventure peut être complété par l'exercice de la multiplication des points de vue, également issu des neurosciences appliquées. Comme l'explique Chantal

Vander Vorst, on choisit alors une dizaine de personnages, de lieux ou d'objets inspirants, pour les interroger sur la signification pour eux de l'antivaleur que nous aimerions questionner. Nous listons les arguments de chacun, jusqu'à obtenir un bilan établissant la multitude des points de vue possibles sur ce que nous pensions être univoque. (voir cadre 2) L'exercice nous encourage à nouveau à reconsidérer notre position et à adapter notre comportement en conséquence. Chantal Vander Vorst était : « La multiplication des points de vue nous invite à changer nos automatismes, nos autoroutes de pensée, à bien respirer lorsque nous sommes confrontés à

| en savoir+

Chantal Vander Vorst

Le site detoxandgrow.com
 Contacter Chantal Vander Vorst

Envie d'expérimenter ce changement de posture, d'ouvrir de nouveaux horizons cérébraux menant à une nouvelle vision du monde et de l'Autre ? Participez à un atelier pratique avec Chantal Vander Vorst le jeudi 13 octobre de 18h30 à 21h. Adresse : Voie Maréchal Groucho 17, 1300 Wavre. Tarif préférentiel 50€ HTVA pp.



une antivaleur source de stress et à ouvrir notre point de vue en nous demandant ce qu'en penseraient d'autres. » Ce cheminement diminue la pression interne et libère des nœuds dont nous ignorions l'existence même avant de nous lancer dans cette aventure de l'exploration du connu. Alors, osez-vous prendre une pause ?

CÉLINE PRÉAUX

Vous connaissez un outil intéressant dans un contexte de développement ? Faites-le nous savoir !



© B201735 - FOTOLIA

parole
d'experts

Dimitri Goubo

Diplômé en Analyses Statistiques Appliquées au Développement (ASAD) de l'Ecole Nationale Supérieure de Statistique et d'Economie Appliquée (ENSEA), GOUBO Auguste Dimitri est aussi titulaire d'une maîtrise en Economie publique de l'Université de Cocody. Pour avoir eu une expérience au Centre de Promotion des Investissement en Côte d'Ivoire (CEPICI), Il s'est spécialisé sur les questions de l'investissement et les questions de la santé. À cet effet, il a publié aux éditions ENSEA : "Les déterminants de l'épargne domestique dans l'UEMOA, et l'Analyse situationnelle pour la réorganisation du centre de santé de Luenoufla". Actuellement, il est enseignant auprès des grandes écoles.

La richesse cachée des pauvres

Chaque année, les Nations Unies évaluent le taux de pauvreté dans le monde et réalisent un classement des pays. Cela permet aux populations de se situer par rapport au reste du monde et incite les gouvernements à prendre conscience de la profondeur du problème et à engager une réflexion sur les moyens de faire reculer la pauvreté dans leurs pays. On peut cependant s'interroger sur le mode de calcul de ce taux. Quelles sont les variables prises en compte dans la détermination de cet indicateur et quelle est la pertinence de ce

“Un ménage peut détenir des actifs de grande valeur et avoir une faible propension à les dépenser dans les besoins alimentaires ou non.”

dernier pour rendre compte de la réalité de la pauvreté en Afrique ?

Dans son analyse sur *La pauvreté en milieu rural Ivoirien*, éditée par les cahiers Ivoiriens de recherche économique et sociale, N°1 2013, Dr Diarra Ibrahim, enseignant chercheur à l'université Félix Houphouët Boigny d'Abidjan, fait une analyse critique du mode de détermination de l'indicateur de pauvreté. Parti du constat que seules les variables monétaires (PIB/habitant) étaient prises en compte dans la détermination du niveau de pauvreté, il propose une analyse dépassant l'aspect monétaire, une approche appelée approche patrimoniale qui permettrait de déterminer le niveau de pauvreté en incluant des critères nouveaux. Pour cela, Dr Diarra a réalisé une étude en milieu rural ivoirien. Son approche a pris en compte des variables

telles que les actifs fonciers, le capital humain, le capital social, les actifs économiques et financiers et enfin les actifs physiques. Ainsi, sur un échantillon de 4164 ménages issus du milieu rural agricole, les résultats de l'étude montrent que les ménages dans ces zones sont moins exposés à la pauvreté patrimoniale (918 ménages, soit 22% de pauvres) qu'à la pauvreté monétaire (50,5%). Ainsi, la comparaison de ces deux approches indique bien que, sur un total de 2104 ménages considérés comme pauvres par l'approche monétaire, seuls 456 (soit 21,7%) le sont par la méthode patrimoniale. En outre, sur les 918 ménages pauvres par la méthode patrimoniale, près de la moitié (49,7%) le sont également par la méthode monétaire.

De ces résultats, il ressort que l'évaluation de la pauvreté par l'approche



monétaire est insuffisante. En effet, un ménage peut détenir des actifs de grande valeur et avoir une faible propension à les dépenser dans les besoins alimentaires ou non. En milieu rural, la détention d'actifs tels que la terre, les troupeaux... est une richesse négligée dans l'évaluation de la pauvreté par l'approche purement monétaire.

Ainsi, un mélange des deux approches d'évaluation dans la détermination de l'indicateur de pauvreté serait souhaitable et permettrait la formulation de politiques différenciées et contextualisées car la pauvreté revêt un caractère multidimensionnel.

En ce qui concerne les biens, la marginalisation des valeurs patrimoniales s'explique en partie par le flou qui existe dans de grandes parties du monde, et singulièrement en Afrique, autour de la

notion de propriété privée. Les titres de propriété sont coûteux et les démarches pour leur obtention sont longues, complexes et soumises à la corruption de l'administration. Cela explique, par exemple, que moins de 3% des terres rurales bénéficient d'un titre en Côte d'Ivoire. Pour les heureux propriétaires formels, il reste la galère juridique. Il est difficile de protéger son bien dans un environnement judiciaire peu efficient. Sans protection juridique, le titre de propriété reste un papier à faible valeur, c'est un capital mort.

Ainsi, pour redonner une place aux populations rurales et lutter efficacement contre la pauvreté, il est important de résoudre en priorité les problèmes liés à la terre, en accélérant la délivrance des titres, en sensibilisant le milieu rural à l'importance de ces démarches et en

n'GO

E-zine bimestriel
édité par Echos Communication

Rue Coleau, 30 - 1410
 Waterloo - Belgique
 +32(0)2 387 53 55

Éditeur responsable
 Miguel de Clerck

Rédacteur en chef
 Sylvie Walraevens

Journalistes
 Pierre Biélande
 Céline Préaux
 Sylvie Walraevens

Création de la maquette
 Bertrand Grousset

Metteur en page
 Thierry Fafchamps

Traduction
 Bruno Brunetta

Relecture
 Alain Préaux, Alice Coyette

Réalisé avec le soutien de :

LA COOPÉRATION
 BELGE AU DÉVELOPPEMENT 

Institute of NeuroCognitivism
SHARPEN UP YOUR PROFESSIONAL SKILLS 

Abonnez-vous gratuitement
au magazine en cliquant ici

Retrouvez Echos Communication sur Internet
www.echoscommunication.org

“Il suffit de sortir de la logique de l'aide publique internationale pour entrer dans une logique constructive, à défaut de se lamenter sur des index vides.”

diminuant drastiquement les coûts que ces dernières induisent. Dans une projection où toutes les terres seraient identifiées, si l'on calcule un impôt foncier même très faible, les gouvernements africains en tireraient des ressources substantielles. Aujourd'hui, ils auraient donc tout intérêt à délivrer gratuitement ces titres. Cela permettrait aux populations rurales de sortir du grand groupe des pauvres. Un banquier ne prête pas à un pauvre, il prête cependant à un propriétaire entrepreneur. Tout crédit accordé dans le cadre d'un projet d'investissement permettra de créer de la richesse en milieu rural et aura un impact sur le recul de la pauvreté.

Il serait donc important que, au-delà des classements de façade marginalisant une partie des populations rurales dans des analyses restrictives et fatalistes, la communauté internationale fasse pression

pour que les gouvernements africains s'attaquent au problème crucial de la propriété, en les incitant également à mettre en place un cadre juridique sain pour la protéger. Le célèbre économiste péruvien Hernando de Soto a déjà démontré l'impact des droits de propriété sur le recul de la pauvreté. Cette idée n'est donc pas nouvelle. Il suffit de sortir de la logique de l'aide publique internationale pour entrer dans une logique constructive, à défaut de se lamenter sur des index vides.

Cet article est déjà paru sur le site audace-afrique.org 